

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

27^e ANNÉE

N^o 9

1^{er} MAI 1884

AVIS. — L'administration de la *Revue Spirite* rappelle aux abonnés, qui n'ont pas encore payé l'année courante, qu'ils doivent envoyer un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, et que les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

SYNTHÈSE PHILOSOPHIQUE DU SPIRITISME.

(Suite. Voir le n^o du 1^{er} avril 1884.)

Cet article est aussi inséré dans *Constancia*, journal spirite important de Buenos-Ayres.

L'esprit nous fournit une lumière éclatante qui nous fera distinguer ces vérités, nous préservera de l'erreur et des conséquences erronées que nous pourrions en tirer.

La révélation viendra en temps opportun, quand, grâce aux connaissances humaines, il sera possible de comprendre les mystères de l'esprit, si difficile que cela paraisse à quelques-uns.

Cette révélation a été prouvée par Jésus. Il disait ne pouvoir en expliquer plus que n'en pouvait supporter l'humanité de son temps, mais que l'esprit de vérité viendrait à l'heure voulue expliquer toutes choses.

Effectivement, à la lumière de la révélation, on voit que l'astronomie spéculative est sur le terrain de la vérité, que malgré l'immensité de l'univers, il est solidaire, un et indivisible, que de même que la matière est éternelle, de même est éternel le principe vital qui règne en elle, éternelle la raison qui la comprend et la dirige sans violence et en forme un tout harmonieux. Ainsi tout est sujet à la transformation plus ou moins lente, mais tout progresse et se perfectionne avec le temps qui ne compte point devant l'éternité. L'idée de l'évolution est donc correcte et le spiritisme viendra lui donner sa sanction, à condition d'éviter les

erreurs de conséquence qui ont entraîné au matérialisme moins ses propagateurs que les lecteurs de leurs œuvres. La vérité suprême contient toutes les vérités. La science est unique. La diversité résulte de la petitesse du cerveau humain, qui est impuissant à l'embrasser dans toutes ses ramifications.

La philosophie purement spéculative a fait son temps. La lutte entre matérialistes et spiritualistes n'a plus sa raison d'être. Le Spiritisme vient démontrer d'une manière évidente l'existence de l'esprit accompagné même de la matière, laquelle, dans ses divers états, s'impose à la science qui n'en connaît que trois, ayant à peine entrevu la quatrième, l'état radiant.

Les fluides dont nous avons l'idée ne sont connus que dans leurs effets ; jamais peut-être on n'en pénétrera la nature. Il existe des fluides qui échappent complètement à nos investigations.

L'homme est le produit du principe vital intelligent qui règne dans l'univers, conjointement avec la matière transformée par son action. Les idées fondamentales que nous avons sur l'origine ou plus exactement sur le développement de la vie dans le monde, et les appréciations sur le principe intelligent qui agit dans l'ensemble de la création, seront prochainement traitées avec plus d'étendue.

Quant à présent, nous nous faisons un devoir de déclarer que nous ne prétendons point fournir le dernier mot sur des questions encore si débattues.

La matière inerte ne parviendra jamais à la vie. Tout ce qui s'invente sur cette base ne peut être qu'un jeu de mots. Le principe vital intelligent, qui réside dans la matière fluide impalpable, ne pourrait rien produire de tangible sans la matière. Tous les éléments qui forment la vie tangible, (le règne animal), se sont transformés et combinés à cet effet, se développant en telle ou telle forme adéquate à l'état physiologique de la planète, au milieu ambiant, et à d'autres circonstances de temps et de lieu.

Ces matériaux se désagrégeant sous l'action de l'usage, obéissant à la loi du transformisme qui s'étend à tout l'univers, mettent en liberté le principe vital intelligent qui, par le travail opéré sur la matière, a acquis plus de puissance ; ils forment chaque fois des noyaux plus autonomes, de manière que dans l'œuvre grandiose et éternelle de la création, les êtres matériels sont toujours en harmonie, dans leur perfectionnement successif, avec l'esprit qui les anime.

Ainsi nous pouvons suivre le principe intelligent dans son évolution ; âme végétative dans la plante, végétative (vie organique) et instinctive dans les animaux moins avancés ; végétative, instinctive et intelligente chez les plus perfectionnés tels que l'éléphant, le cheval, le chien, etc., et l'homme primitif ; végétative, instinctive, intelligente, consciente et morale chez l'homme civilisé ; végétative, non pas instinctive (les instincts disparaissent en arrivant au sommet du progrès), intelligente et hautement morale, dominant par son action toutes les vertus qui émanent de l'élévation de l'esprit et dont la base est la conscience du principe et de la fin des choses, dont la conséquence est l'amour, source à la fois de la charité, de la justice et de l'équité. L'esprit, une fois parvenu par son travail à cet état si élevé de perfection, peut, en suivant les harmonies universelles, s'élever à d'autres mondes plus parfaits que le nôtre, dans lesquels la matière est plus fluide, plus maniable, pour y continuer sa carrière de perfectionnement indéfini.

L'homme civilisé, pris dans l'ensemble, a fait de grands progrès matériels et intellectuels ; voici venir pour lui l'heure du perfectionnement moral au moyen du télégraphe. Il s'est d'abord mis en communication de parole avec ses frères de ce continent ; il transmet les images au loin et instantanément. D'aucuns lisent déjà la pensée dans le regard d'un frère, et les natures privilégiées entendent, sentent et voient les esprits directement ; les autres conversent avec eux soit au moyen de l'alphabet soit par la présence même des esprits matérialisés, par les fluides qu'ils manient et tirent de la nature ou des êtres spéciaux que nous appelons médiums.

Une nouvelle ère commence pour l'homme ; de nouveaux horizons s'ouvrent et les meilleurs esprits se mettent à la tête du mouvement. A nous de les suivre. Personne ne s'est avisé de nier la loi du progrès ; à qui le tenterait il suffit de regarder en arrière, vers le berceau de l'humanité.

L'œuvre sera lente parce que nous sommes les fils de nos propres œuvres, mais le résultat est inéluctable et celui qui individuellement voudrait le méconnaître, en porterait la peine dans les réincarnations successives qu'il lui faudra subir sur notre planète que nous pouvons classer parmi les plus arriérées. En effet, elle est née d'hier, jeune encore de quelques millions d'années qui sont un jour dans la vie éternelle.

La solidarité est déjà en partie reconnue, mais cela ne suffit point ; il est nécessaire que cette idée se transforme en un sentiment intime et général.

La notion de la solidarité actuellement patronnée par les esprits désincarnés nous vient de diverses sources.

Si nous portons notre attention sur la structure de l'Univers, nous voyons : que tout est *en mouvement* et lié par la force mystérieuse de l'attraction ; que la lumière émanée des grands centres lumineux, parcourt les espaces avec une extrême vélocité, et nous arrive des plus lointains ; qu'elle emploie des siècles à ces parcours d'un extrême à l'autre de l'incommensurable Cosmos, formant d'autres liens fluidiques. Si, enfin, nous ajoutons l'éther qui remplit les espaces interplanétaires, nous aurons une idée matérielle de la solidarité générale de la création. En temps opportun nous tenterons de prouver que la théorie moderne qui voit dans la lumière une vibration ondulatoire est erronée — la lumière est un fluide qui passe à travers un autre fluide impondérable : l'éther. — Les découvertes de l'astronomie nous ont démontré que les planètes de notre système sont, sous certains rapports, plus parfaites que notre terre, et l'on a déduit de là qu'elles doivent être habitées, attendu que le grand tout ne peut avoir été créé stérilement et la vie réduite à ce point insignifiant de l'espace.

On distingue même des soleils bien plus grands que le nôtre, de couleurs variées et doubles ; auraient-ils été placés ainsi, pour se consumer comme des torches inutiles, sans répandre la vie et l'animation comme dans le système que nous connaissons ?

Certainement, une analogie rigoureuse nous démontre qu'un tel contre-sens ne peut exister, et que les mondes éclairés par ces soleils doivent aussi être en proportion plus grands et plus favorisés. Cette étude constitue l'astronomie spéculative dont le représentant le plus illustre est Camille Flammarion.

Avant lui, mais sur des bases moins solides et moins scientifiques, d'autres esprits élevés avaient édifié les mêmes suppositions et en avaient transmis l'idée à la postérité !

Parmi les plus notables nous citerons M. Humphrey Davy, le célèbre chimiste du commencement du siècle, dont les découvertes en chimie ont donné à cette science une base solide de progrès. (1).

(1) (Voir son œuvre posthume, complètement spirite : *Les derniers jours d'un philosophe*, 3 fr. 50. Librairie des sciences psychologiques.)

Les mondes innombrables sont donc habités. L'analyse spectrale a démontré que le soleil se compose des mêmes éléments constitutifs que notre planète. D'autre part, tel ou tel métal, ou gaz, prédominant dans les autres soleils, nous pouvons supposer que les matières constitutives de l'Univers sont les mêmes dans toutes les parties.

Ceci est encore une preuve de l'unité et de la solidarité des origines et de la fin.

Les esprits désincarnés viennent nous révéler l'exactitude des suppositions de notre science, et nous confirment que le même principe de vie et d'intelligence règne dans toutes ces parties et que par les fluides, qui mettent en communication tous les corps célestes, les esprits peuvent s'élever d'un degré à un autre, à mesure que la loi de l'harmonie matérielle et spirituelle leur permet d'aller animer des êtres plus parfaits, dans des planètes plus favorisées.

La solidarité nous est démontrée dans le monde même que nous habitons par les découvertes et les progrès des sciences naturelles. D'après elles la vie reconnaît un même principe et la matière est la même, malgré la diversité de ses formes et de ses combinaisons. Tous nous sommes fils de la nature, et tous nous marchons vers le progrès à l'infini.

Si quelques espèces et quelques races arriérées disparaissent, les esprits qui les animaient ne se perdent point ; ils ne peuvent aller au néant mais ils sont et ils seront incarnés dans des êtres plus parfaits.

L'hygiène publique, l'étude sociale des classes, l'état politique et commercial, et l'histoire même nous démontrent la solidarité humaine qui, méconnue, produit la plupart des maux dont souffre l'homme. Le progrès moral qui doit résulter de la communion des vivants de la terre avec les vivants de l'espace, doit effacer les différences sociales, les barrières et les discordes d'où naissent les misères et les guerres.

Du sentiment intime de la solidarité et du progrès moral naîtra la charité ; nous ne parlons point des aumônes d'argent, nous prenons la parole dans une acception plus large. La charité est l'amour, la justice et l'équité pour tous, c'est l'expression qui synthétise tous les sublimes préceptes de Jésus.

Tous nous avons une même origine, tous nous allons à Dieu ; les esprits nous aident à progresser sous le nom d'anges gardiens,

et progressent eux-mêmes par le fait. Nous-mêmes nous progressons quand nous instruisons ceux qui ne savent point. Le progrès est une chaîne sans solution de continuité, et l'esprit doit passer par chacune de ses mailles, plus ou moins rapidement, comme le fera aussi chaque nation.

La vie universelle a donné à l'homme les éléments qui peuvent faire de lui un Dieu, dans la suite des temps, au moyen de son perfectionnement moral.

Ainsi, Jésus qui est à la tête du Spiritisme, sous le nom d'esprit de vérité, est déjà un Dieu, ou le grand des grands de notre monde, comme l'appellent les Esprits en parlant de lui.

A mesure qu'il avance, moralement et intellectuellement (les facultés acquises ne se perdent point selon la révélation), l'homme rencontre plus de facilité dans le maniement de sa matière ; il a plus d'empire sur elle, et il peut arriver comme Hippolyte, le médium guérisseur, à mettre au service de sa volonté, dans le soulagement des infirmités humaines, des forces encore inconnues qui existent dans la nature.

Les esprits que n'aveugle point la matière, connaissent ces forces et les dirigent ; ils prennent les fluides des médiums pour produire les phénomènes qui nous étonnent. N'est-ce pas une preuve évidente du pouvoir de l'esprit sur la matière ?

Ce qui manque à l'homme pour faire de même, c'est la connaissance essentielle des fluides. Les fluides les plus visibles ou les plus matériels sont dans le même cas, en ce qui concerne leur mesure intime ; cependant nous avons découvert quelques-uns de leurs propriétés et de leurs effets, et nous les avons appliqués avec profit. La science humaine offre encore un vaste champ ouvert à l'exploration et à l'étude.

La première loi du progrès c'est le travail. L'inaction, l'inertie, c'est la mort ; l'activité c'est la vie ! — Ce qui est immobile s'atrophie, ce qui est en mouvement se développe et se perfectionne.

Le travail est plus ou moins grossier ou relevé, suivant le degré d'avancement des êtres. Chacun a sa sphère d'action limitée par ses moyens. L'homme qui sent dans son cerveau la lumière d'une intelligence supérieure, peut naître dans le plus humble des berceaux, il s'élèvera nécessairement au-dessus du niveau de la généralité.

Le spiritisme ne réprouve point le travail, si non lorsqu'il ne reconnaît d'autre mobile qu'un sordide intérêt d'argent ; d'accord

avec la science économique, il condamne le travail improductif ; d'accord avec la charité, il n'approuve point que l'on soumette les deshérités de la fortune à un travail excessif, et comme tel, abrutissant. Il accepte le progrès matériel comme le progrès intellectuel et moral. Pour l'esprit toutes les perfections sont exigibles et chacun doit passer par toutes les phases du travail.

De là, la justice, l'équité, que révoquent en doute ceux qui ignorent ou qui méconnaissent les vérités. Le riche d'aujourd'hui sera demain incarné dans un pauvre ; celui qui fait souffrir les autres expiera sa faute par le repentir comme esprit errant, par la souffrance, quand il sera de nouveau uni à la matière ! L'accomplissement de cette loi inéluctable, comme toutes celles de la sage nature, comporte des mystères que peut seul comprendre l'homme qui suit sincèrement les études du spiritisme et observe attentivement les communications des esprits qui prennent possession des médiums et se manifestent. Les uns, encore élémentaires, n'ont conscience de rien — les autres ont cette conscience, et doués d'intelligence, ils sont réduits à une obscurité complète, jusqu'à ce que naisse en eux le repentir des fautes commises ; ensuite ils reçoivent la lumière que leur avait refusée la puissance par eux méconnue.

Nous n'irons pas plus loin. Les détails ne sont point du cadre de cette étude. Cependant comme elle ne s'adresse pas exclusivement aux spirites, nous voulons toucher, en passant, à la question de la perte apparente de la mémoire du passé qui paraît contredire la vérité de la préexistence de l'esprit, dans divers ouvrages. Cette difficulté a déjà été vaincue par des hommes compétents. Peut-être, plus tard, la traiterons-nous au point de vue philosophique. Pour le moment nous rappellerons seulement à ceux qui ont eu occasion de voir des somnambules naturels ou magnétiques, que dans cet état ils agissent dans une indépendance complète de l'état normal, et que jamais dans l'un de ces états ils ne se rappellent ce qu'ils ont fait ou ce qui s'est passé dans l'autre : c'est parce que l'état du somnambule est une sorte de détachement de la matière.

Repoussons le matérialisme qui abrutit, qui stérilise la source de tout bien, le sentiment.

Repoussons la nouvelle philosophie du pessimisme qui voit en tout l'œuvre d'une volonté inconsciente, parce qu'elle n'a pu s'élever au delà des confins du monde, ni comprendre les lois mystérieuses mais justes qui nous régissent.

Travaillons incessamment à mettre en pratique la morale divine de Jésus aujourd'hui méconnue et bafouée ; soutenons sans crainte nos idées, nos croyances, filles de l'étude, confirmées par les vérités scientifiques et basées sur la raison.

Si ces croyances avaient pour appui seulement le témoignage des sens dans des conditions susceptibles d'écarter et de rendre impossible toute mystification, nous n'hésiterions pas à les manifester, et nous ne pensons point que l'incrédulité systématique soit une preuve de meilleur jugement. Les extrêmes se touchent. L'ignorance simple croit facilement, sans doute, parce qu'elle est incapable de s'élever par elle-même à un jugement qui soit son œuvre personnelle ; la fatuité, revêtue des oripeaux d'études insuffisantes, ne croit point qu'il y ait quelque chose au-delà de sa science tronquée.

Le vrai sage doute de lui-même, étudie toujours, ne repousse rien sans examen, comprend qu'il n'a point atteint la limite des connaissances humaines, laquelle, comme un mirage magique, s'éloigne à mesure que nous avançons vers elle ; mais il ne doute point des vérités conquises recueillies dans les œuvres de ses prédécesseurs, il les assimile à sa propre science avec d'autres nouvelles ; il en déduit des conséquences qui tracent la route des progrès futurs.

Modestes ouvriers, dans notre sphère réduite de connaissances, écoutons la voix de l'esprit qui nous guide ; pour nous, essayons toujours d'imiter les guides spirituels dont nous avons reconnu la sagesse.

Philippe de SENILLOSA.

Membre Honoraire de la Société Scientifique du Spiritisme de Paris.

(A suivre).

BUT ET OBJET DE LA RELIGION

PAR W. CHISHOLME ROBSON, AUTEUR DE « *Le Royaume de la Pensée* »

Il serait impossible, même dans toute une série de lectures, de traiter comme il le mérite un sujet d'aussi grande importance que la religion, aussi complexe dans ses rapports, aussi vaste et aussi divers dans ses ramifications. Un seul esprit ne peut avoir la prétention de sonder la profondeur de ses mystères, ou de résoudre ses puissantes énigmes. C'est un sujet immense, sans

bornes, et le savoir des âges successifs ne suffira pas à pénétrer ou à éclaircir des révélations toujours nouvelles et toujours plus étendues. La Religion, c'est le but et l'objet de la vie ! Ce que nous avons exprimé par chaque acte de notre existence, c'est notre Religion : c'est le perfectionnement de l'individu, le perfectionnement de la race ; c'est le perfectionnement de l'homme sur la terre et à travers les champs inconnus de l'avenir. C'est le désir de l'âme de vivre en harmonie avec les préceptes les plus élevés ; c'est l'aspiration de l'âme à réaliser l'unité harmonieuse de l'humanité, de telle sorte que l'action de chacun soit pour le plus grand bien de tous, n'ait pour but que le bien général. C'est le développement toujours progressif de l'âme humaine amené par une expression plus parfaite du Dieu créateur dans une organisation qui va se fortifiant et s'améliorant sans cesse, durant la course infinie des âges. Ce Dieu créateur, cette volonté intelligente, consciente, cette existence, cet être, quel que soit enfin le nom dont on l'appelle, est la source première de la vie qui a fait les soleils et les mondes et déterminé l'ordre harmonieux et intelligent de leurs révolutions. C'est ce pouvoir qui s'est communiqué aux myriades d'êtres existant sur notre planète et dans les mondes innombrables qui parcourent l'immensité de l'espace d'un mouvement si régulier et si majestueux.

C'est la vie, le souffle, le mouvement qui anime et embellit les scènes variées dont sont charmés les regards, dont les sens de l'homme sont réjouis sur tous les points de la surface terrestre. C'est l'énergie intelligente universelle, cause première de toutes choses ; la force qui développe et perfectionne l'organisation humaine.

Essayons, autant que nous en serons capables, de revenir en arrière par les cycles nombreux des âges passés, jusqu'à ce que nous puissions toucher à l'enfance de l'homme ; loin avant le temps des téléphones, du télégraphe, des machines à vapeur ; avant les journaux, les livres, l'imprimerie ; bien avant les premiers jours de Rome ou de la Grèce, avant la grandeur de l'Égypte ou de l'Hindoustan ; bien bien avant le crépuscule d'une civilisation naissante ; avant que les hiéroglyphes et les symboles eussent gravé le souvenir de l'homme sur les monuments ou les tombeaux ; avant que l'or, l'argent, le fer ou le bronze fussent connus ; loin à travers l'obscurité profonde, à travers les ténèbres qui enveloppaient les esprits des hommes d'une nuit impénétrable, avant ce

temps où l'homme pouvait à grand'peine bégayer un mot.

Il y a eu, au milieu de ces âges passés, une époque pas très distante, si on la rapproche de celle où l'aurore de la vie organique a commencé à poindre sur la croûte terrestre, mais énormément éloignée par rapport aux premiers souvenirs de l'homme civilisé ; les données que nous possédons sont si pauvres qu'elles ne montrent pas, elles font entrevoir seulement une période tellement incommensurable que ce serait inutile d'essayer de la représenter par des chiffres. Il y a évidemment eu, dans la révolution des âges, une époque où le Dieu créateur tenait, à l'état latent, le pouvoir de développement inné dans l'homme : l'intelligence et le langage étaient loin encore. Les instincts féroces, les passions brutales étaient alors les seuls guides, les seuls auxiliaires à l'aide desquels l'homme se procurait une existence dure et précaire. Il ne savait se servir ni du bois ni des pierres, ni d'armes d'aucune espèce ; il se cachait dans les antres et les cavernes, en proie à la crainte et à la terreur, et n'en sortait que cauteleusement et en rampant pour aller en quête de sa nourriture. Mais peu à peu le danger et l'expérience développèrent graduellement le germe du facteur tout puissant resté inerte jusqu'alors : l'homme apprit à se servir de bâtons, de cailloux, à les lancer contre ses ennemis ; il apprit à tailler le silex, à s'en faire des outils ou des instruments de guerre. Combien de temps fallut-il pour cette transformation ? Les documents que nous possédons ne le disent pas ; mais ces documents existent et ils ne peuvent mentir ; Dieu les a gravés de son doigt sur le roc. Seulement ils apparaissent à une date si reculée qu'il est impossible de donner une idée de leur ancienneté. Cette époque se perd dans une obscurité si profonde et si intense que nous devons laisser à notre esprit le soin de s'en imaginer, ou au temps, ce grand démeleur de toutes choses, celui d'en révéler la date. Mais il y a eu évidemment une époque de ténèbres intenses où vivaient ces préadamites que la lumière du jour présent nous a révélés partiellement en descellant les antiques cavernes où ont vécu ces hommes qui avaient déjà appris à façonner la pierre pour les usages domestiques ou pour s'en faire des armes dans leur lutte contre les bêtes féroces. L'évidence est tellement forte et concluante qu'elle a pour jamais renversé la pierre angulaire de l'Eglise « la chute de l'homme », sur laquelle repose le système de la rédemption, accepté par tant de sectes chrétiennes de nos jours.

Il n'y a pas eu de chute de l'homme, à proprement parler. Le progrès est un attribut de l'âme humaine ; l'Univers étant infini, le progrès de l'âme humaine est infini également et quand elle s'élève le plus vite, c'est toujours en prenant l'essor vers Dieu mais sans jamais atteindre l'âme infinie.

Le progrès est aussi l'attribut de l'âme sur la sphère terrestre : Ce facteur divin inhérent à la race humaine a graduellement développé et étendu les facultés de l'organisation de l'homme primitif. Après avoir employé le caillou brut comme outil ou ustensile, l'homme s'est mis à le polir, cherchant la beauté et la symétrie dans la forme, et le temps s'est déroulé immense, attestant les progrès de l'intelligence humaine avant qu'il n'y eût ni livre ni bible. Comment expliquer ce progrès ? C'est, disons-nous, c'est grâce à l'effort constant du principe de la vie, entité de l'âme universelle, tendant toujours à se rapprocher de son grand prototype, que l'homme est devenu capable de percevoir, autant que le permettait son organisation, l'action et le travail de la nature. Avec l'expérience acquise aux prix de ses efforts et des échecs éprouvés, il est parvenu au savoir, a pu étendre et agrandir ses facultés, et à mesure que ces facultés se développaient, le progrès a suivi plus rapide. De l'obscurité et des ténèbres de l'âge de pierre, nous passons à la période du bronze puis à celle du fer ; les archives de l'humanité se montrent dans les hiéroglyphes et les symboles gravés sur les monuments et sur les tombeaux. Viennent ensuite le papyrus, le parchemin, les manuscrits, l'imprimerie, et, les connaissances et les idées progressant, nous voyons surgir la croyance à des puissances divines et immortelles. Les systèmes religieux se forment et s'organisent avec leurs symboles et leurs sectes. De tous les moyens qui avancent ou retardent la religion ou le progrès de l'humanité, suivant qu'on les emploie bien ou mal, la crainte est, sans contredit, le plus puissant que l'homme ait utilisé pour dominer ses compagnons d'autrefois. Un procédé plus doux eût-il réussi mieux et plus vite avec des esprits sauvages et incultes, il est impossible de le dire aujourd'hui ; mais, ce qui est certain, la crainte a été la principale méthode usitée autrefois par les castes religieuses pour amener à l'obéissance ; les moins civilisées des sectes religieuses de nos jours l'emploient encore sur une vaste échelle. Il est bien clair que ce sont là des errements déplorables et nous affirmons, sans hésitation aucune, qu'on doit les écarter à présent. La bonne conduite obtenue par la crainte n'est pas sincère ; ce mo-

bile retiré, l'encouragement au bien disparaît. Pour avoir de bons principes, il faut posséder la vérité. La vérité est la base de toute chose : la vérité ou la science ouvre les intelligences, éclaire le jugement, développe la raison. Sans la vérité, l'homme retomberait dans les ténèbres du passé, tandis que la science dévoile les mystères de la nature ; les sublimes vérités se révèlent aux esprits purs et élevés, car ceux-là sont les plus ouverts. Les pensées des cœurs justes et purs qui poursuivent leur grand voyage ont un écho dans leurs prototypes sur la terre, et c'est ainsi que souvent nous voyons des hommes simples et modestes initier le monde aux vérités les plus splendides.

On a recueilli ces grandes vérités exprimées par les vertueux et les sages des âges passés : on les a réunies dans les Bibles ou dans les livres sacrés des diverses nations de l'antiquité. Elles ont donné naissance aux diverses croyances et sectes religieuses et les peuples eux-mêmes se sont attachés à tel ou tel enseignement, à tel ou tel précepte de ces livres.

On voit par là quel sujet vaste et étendu peut être la religion : elle embrasse tout ce qui est nécessaire pour aider l'homme dans son voyage à travers la vie ; elle comprend tout ce qui peut aider à réaliser le bonheur et le progrès ici-bas et dans la vie future.

Traduit du The Newcastle examiner par M. L. T.

(A suivre).

**Discours prononcé par M. Boyer, chef de groupe à
Paris, le 30 mars dernier au tombeau d'Allan
Kardec.**

Chers frères et sœurs en croyance.— L'hommage le plus éclatant que nous puissions rendre à la mémoire de notre vénéré Maître, est celui de cette nombreuse assistance, qui prouve le flot toujours grossissant des adeptes du spiritisme, doctrine si consolante, mais aussi si contredite.

Est-ce à dire qu'il faille se décourager par ces attaques parfois spirituelles, mais toujours empreintes de railleries malsaines de la part de certaines classes qui, pressentant l'effondrement de leur domination, ne craignent pas d'avoir recours à l'arme peu courtoise de l'hypocrisie et du mensonge ? Nullement ! Réjouissons-nous plutôt de cette lutte qui prouve bien notre vitalité puisque

des personnages haut placés se voient forcés de réagir contre ces tendances qualifiées de pernicieuses, voulant arrêter cette furie spirite qui menace d'envahir le monde entier. De l'aveu même des plus obstinés négateurs, on veut bien nous apprendre qu'elle a déjà pénétré dans les plus hautes classes de la Société.

Qui n'a lu toutes ces foudres lancées, sous forme de mandements, contre les spirites gratifiés (religieusement toujours) des épithètes les plus grossières.

Tout le dictionnaire de la Nécromancie nous a été appliqué sans en avoir reçu de blessures bien graves puisque, par une anomalie étrange, on nous parle à la même place de l'enrôlement prodigieux des combattants. J'en prends pour preuve une phrase que j'emprunte à l'auteur de cette étrange critique :

« Et maintenant rappelez-vous que les adeptes de cette secte se comptent en France par centaines de mille, que des journaux de propagande sont fondés pour en accroître le nombre.

« Loin de nous la pensée de nier la possibilité des communications entre le monde visible et le monde invisible. Les saintes écritures et l'histoire de l'Eglise nous apprennent que Dieu a souvent parlé par la voix de ses anges et de ses saints, mais c'était dans des conditions conformes aux enseignements de la foi et garanties par le contrôle infailible de l'Eglise. »

Voilà des chiffres qui doivent quelque peu embarrasser ceux qui nous comptent par centaines et nous taxent de folie. Veut-on la preuve la plus complète de la réalité des faits spirites, elle est tout entière dans ces quelques mots. « On évoque les âmes des défunts et ce sont les démons qui répondent. »

Si nous nous permettons d'adresser à ces mêmes personnages une invitation tendant à prouver la fausseté de leurs allégations, on nous répond invariablement : l'Eglise nous défend d'assister à de telles profanations. Et pourtant qui ne connaît l'héroïne de l'ouvrage de M. Lasserre, Bernadette Soubirous, cette simple campagnarde, ne sachant ni lire ni écrire, à qui quelques minutes de catalepsie ont suffi pour opérer de tels prodiges : changer son village jadis oublié dans la montagne en un site merveilleux, puisque le temple qu'on y a élevé coûte plus de deux millions, chiffre qui prouve bien les sommes fabuleuses qui sont tombées dans l'escarcelle de ces contrefacteurs de médiumnité. Voilà le vrai miracle !

Ne voyons-nous pas tous les jours des faits plus merveilleux

et des guérisons plus évidentes dues à la médumnnité guérissante ? Pourquoi cette rigoureuse intervention d'un côté et cette tolérance presque coupable à l'égard de cette autre institution qui ne diffère de la nôtre que par les nombreux millions qu'elle sait faire multiplier : Bernadette Soubirous n'a été simplement qu'une extatique médiocre, n'ayant produit qu'un simple effet de vision, comparé à tous ceux que nous constatons dans nos expérimentations. Là est tout le mystère.

Nous n'en finirions pas s'il fallait énumérer les faits du même genre qui se sont passés à d'autres époques. Contentons-nous de répondre à ces contrefacteurs de médiumnnité par cette variante de l'histoire : Le mandement qui doit tuer le spiritisme n'est pas encore fondu.

Hommages les plus respectueux à notre vénéré maître Allan Kardec et à sa chère Compagne.

Honneur à cet esprit si éclairé que les siècles à venir salueront comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

NOUVELLE ORGANISATION DU SPIRITISME

Cher M. Leymarie,

L'article dont je reproduis ci-dessus le titre m'a causé un véritable plaisir en ce qu'il me montre que les idées que je croyais *miennes* sont aussi celles de beaucoup de nos frères. Depuis longtemps les spirites Liégeois dont j'ai été le président à l'Union Spiritaliste, puis à l'Union Spirite ont organisé la *Réception des nouveaux-nés, les mariages et les inhumations*. Quant à remplacer la 1^{re} communion, ceci reste à faire.

Il est une chose que nous avons ici en plus, chose adoptée par beaucoup de Frères de France, d'Italie, d'Espagne de Russie, d'Égypte et d'Amérique, c'est le *signe de reconnaissance*. Je ne veux pas ici entreprendre la défense de cette idée ; la preuve qu'elle est bonne c'est son adoption par tant de Groupes ; dans tous les cas, puisque l'on trouve bon d'imiter dans ce qu'elles ont de bon les églises orthodoxes, on ne doit pas oublier que l'Eglise Chrétienne a le signe de la Croix qui fut dès l'abord un *signe secret* de reconnaissance, que les francs-maçons en ont également un et bien d'autres sociétés encore. La nécessité de ce signe éclatera surtout aux yeux des spirites appelés à voyager de temps à autre.

Combien ne serait-il pas utile et agréable à celui qui se trouvant en pays étranger, seul, embarrassé ou gêné, serait assuré de trouver au moyen de ce signe ou d'un autre quelconque, un frère ou une sœur qui lui viendrait en aide ou lui tiendrait compagnie ?

Je n'en dis pas plus à ce sujet, persuadé que je suis que forcément la chose s'imposera tôt ou tard, et je suis heureux que le savant M. Ch. Fauvety donne l'appui de son nom à l'organisation proposée, tout en faisant de sages restrictions au sujet de la forme des cérémonies diverses proposées par M. Laforgue.

Je vous autorise, cher Monsieur Leymarie, à donner à ma lettre telle publicité que vous croirez utile.

HENRION,

Président de l'Union Spiritiste Liégeoise.

TYPTOLOGIE, PREUVES D'IDENTITÉ

Traduit du *Daily Evening Telegraph*, de Philadelphie,
du 30 octobre 1883, par M. H. V.

Les investigations sur la nature et les développements du Spiritualisme, récemment mises à l'ordre du jour par l'université de Pensylvanie, en conformité avec les termes du testament de feu Henry Seybert, ont attiré l'attention publique sur cette forme singulière et jusqu'ici inexplicable de phénomènes physiques ou intellectuels. Il est certain que les manifestations de ce qu'on appelle cette force, ne sont pas entièrement des tricheries, des impostures ou le résultat d'une surexcitation nerveuse de la part des personnes qui ont participé aux séances. Il y a là, sans aucun doute, quelque fluide subtil, pareil par sa nature à l'électricité. Que les esprits des décedés aient quelque chose à faire avec la matière, ou non, c'est une question qui n'est pas tout-à-fait résolue ; la solution en est rendue difficile par le nombre extrêmement limité de personnes qualifiées socialement, intellectuellement et moralement, qui puissent mettre leurs expériences au-dessus du soupçon et soient sujettes aux influences de ce fluide mystérieux. De telles personnes existent cependant, dames et messieurs, dont le caractère est au-dessus de tout soupçon, et tels étaient aussi, les « médiums » par lesquels les démonstrations suivantes eurent lieu.

Un soir, à Paris, un Américain, puissant médium, vint rendre

visite à quelques amis des Etats-Unis fortement prévenus contre le spiritualisme ; rencontrant chez eux des personnes désireuses de voir les effets de sa faculté, le médium, que nous nommerons M. X. — avec le consentement de son hôte, homme tolérant mais peu crédule, organisa une séance. Un nouveau visiteur se présenta, c'était un jeune médecin français, le docteur Z — à peine connu de l'hôte et totalement étranger pour les autres convives. La séance continua ; le docteur Z..., se plaça près du maître de la maison tranquillement assis sur un sofa et fumant un cigare, mais assez peu intéressé à ce qui se faisait à la table par les investigateurs du surnaturel.

Soudain on appela le docteur Z — une communication devait lui être faite. Le message fut donné et il disait ce qui suit :

« En quittant la France, je ne me suis pas arrêté à New-York, « comme vous le croyez, et comme j'avais l'intention de le faire ; je « me suis rendu directement à San Francisco. Là, je n'éprouvai que « des revers, et finalement, dans le mois d'octobre 1880, je me dé « cidai à revenir en Europe, à Londres, où je tombai malade et fus « transporté à l'hôpital S ; — J'y reçus les soins du docteur Mayer « et j'y mourus le 16 novembre, ne laissant aucun papier par lequel « on pût reconnaître mon identité. » Ce message produisit un grand effet sur le jeune médecin. Comme on lui demandait s'il avait connu la personne dont l'esprit était sensément venu, il donna une réponse évasive, et peu après il prit congé.

Le lendemain matin, il passa chez son hôte et lui dit que le message qu'il avait reçu le soir auparavant était supposé venir de l'esprit de son frère aîné. « Or, monsieur, continua-t-il, il se fait que mon frère a quitté la France, il y a quelques années, pour chercher fortune aux Etats-Unis. Depuis le moment de son départ, jusque maintenant, ma famille n'a reçu de lui aucune espèce de nouvelle. Nous ne savons pas même s'il est mort ou vivant, et comme mon père est venu à mourir depuis son départ, l'arrangement des affaires de succession a été retardé et rendu très compliqué par suite de notre incertitude sur son sort. Croyez-vous que je doive attacher quelque foi à la communication très extraordinaire que j'ai reçue hier soir, ou pouvez-vous me suggérer un moyen quelconque pour m'assurer de sa vérité ? » « Pour ce qui me regarde, répondit l'Américain, je n'ai aucune foi dans le Spiritualisme, et je suis porté à considérer toute cette affaire comme une espèce d'hallucination ; néanmoins si vous voulez savoir au juste à quoi vous en tenir,

écrivez au consul français, à Londres, et demandez-lui de s'informer à l'hôpital S, si une personne du nom de Z... y est morte dans le mois de novembre 1880. » Ce conseil fut suivi et la réponse du consul arriva en son temps. Elle disait : le 16 novembre 1880, Edouard Z — est mort à l'hôpital de S — d'une inflammation des poumons. Il avait été assisté dans sa dernière maladie par un docteur Myers, et non Mayer. C'était la seule erreur, peu grave encore, qui se trouvait dans toute la communication. Ce récit me fut donné par le gentleman américain chez lequel la séance avait eu lieu.

LUCY H. HOOPER.

Une opinion sur les rayonnements fluidiques.

Dans la revue de mars, il est question du prétendu rayonnement du Périsprit ; à ce sujet j'ai fait les remarques suivantes, il y a longtemps.

Je me promenais sur les bords du Doubs, dont les flots étaient ridés par une forte brise ; en regardant l'ombre produite sur l'eau par mon corps, je remarquai un rayonnement, une auréole autour de cette ombre ; ma tête était le centre de ces rayons qui avaient cinq ou six mètres de longueur. En me déplaçant l'auréole me suivait, mais elle cessa, et disparut avec la brise, comme elle revint avec elle. Je crus au rayonnement périsprital, et voyant un pêcheur au bord de l'eau, je remarquai qu'autour de l'ombre de sa tête, il n'y avait pas de rayonnement ; je me plaçai derrière lui, de manière à confondre mon ombre avec la sienne ; le rayonnement reparut, mais il suivit mon ombre lorsque je m'éloignai du pêcheur.

Intrigué, je priai le pêcheur de regarder avec attention l'ombre de ma tête sur l'eau, pour y constater une auréole ; il n'y vit rien, mais il en vit une autour de l'ombre de sa propre tête. Je fus fixé, le rayonnement était un *simple effet d'optique personnelle*.

Depuis cette époque, j'ai constaté le même phénomène d'optique, et un matin, avec la rosée, il se reproduisit également sur l'herbe. Dernièrement, au bords du Doubs, la brise étant faible, avec la meilleure volonté possible, je ne remarquai qu'une faible auréole de 20 centimètres de rayonnement environ autour de ma tête, et rien autour de l'ombre d'autrui, ce qui a confirmé mes remarques premières.

M. KHUN. à Besançon.

DONATO ET SES EXPÉRIENCES

TIRÉ DE LA *Petite France* (DE TOURS) DU 17 MARS 1884.

Lorsqu'on présenta, il y a quelques années, à l'Académie des sciences, le premier phonographe, il se trouva dans l'assemblée un vieux praticien qui s'éleva en termes véhéments contre cette découverte, et après avoir émis cette singulière théorie : qu'il était impossible de reproduire la voix humaine sans le secours d'un larynx, arriva à cette conclusion que la docte compagnie était en présence d'une mystification. L'illustre docteur Bouillaud, en poussant la logique jusqu'au bout, eût assurément pu nier le phénomène de l'écho qui répercute cependant la voix sans avoir pour cela le moindre larynx à son service.

Il y a quelques jours, nous assistions à une soirée que donnait à Tours M. Donato, et nous nous rappelions l'histoire de ce vieux docteur, en songeant au parti pris avec lequel l'Académie de médecine avait, jusqu'à ce jour, traité le magnétisme. N'a-t-elle point en effet, déclaré solennellement qu'elle ne s'occuperait jamais plus des prétendus phénomènes appelés magnétiques ?

Nous ne nous chargeons pas d'expliquer par suite de quelle aberration ce corps, aussi savant qu'infailible, a cru devoir appliquer à une science nouvelle et inconnue les procédés de discussion mis en œuvre par l'honorable M. Bouillaud, pour réfuter le phonographe. Mais nous autres pauvres ignorants qui n'avons point l'habitude de repousser *a priori* ce que nous ne comprenons pas, nous croyons, comme le sceptique Thomas, dès que nous avons vu et touché, et nous professons tout net qu'après les expériences de M. Donato, il ne reste plus qu'à répéter avec Baudelaire : « Ceux qui doutent du magnétisme sont de purs docteurs de profession. »

Que la chose s'appelle magnétisme, hypnotisme, donatisme, qu'il y ait transmission de fluide ou simplement action directe de la volonté du magnétiseur, peu nous importe. Il nous suffit de constater la réalité des phénomènes qui nous sont soumis — ce que des centaines de spectateurs ont fait comme nous d'ailleurs — et nous laissons à de plus malins le singulier privilège de les nier au nom de la science, sous prétexte qu'ils n'en ont pu approfondir le mystère.

La série de faits présentés chaque soir par M. Donato, a si vivement impressionné le public tourangeau, et passionné à tel point

les esprits, que nous croyons intéresser nos lecteurs en les analysant le plus simplement que nous pourrons.

Disons d'abord que l'expérimentateur fait passer son sujet par deux états bien distincts qui constituent pour ainsi dire les deux degrés du magnétisme.

Dans le premier tous les sens (hormis la vue), la sensibilité à la chaleur et au froid, la force musculaire, et certaines facultés intellectuelles sont vivement exaltées. Le sentiment du *moi* persiste. Le sujet reste docile. L'expression de son visage se modifie au gré du magnétiseur qui jouit du pouvoir extraordinaire de lui imprimer tous les mouvements.

Dans le second degré, nous observons une dépression complète, le sujet tombe dans ce que l'on appelle l'état comateux. La rigidité musculaire se produit facilement, les membres conservent d'eux-mêmes la position qui leur est donnée. C'est une sorte de catalepsie artificielle.

Dans la plupart des cas, le sommeil magnétique est affaire de quelques secondes. Il fixe son sujet, essaie de faire vibrer son système nerveux à l'unisson du sien. Pour atteindre plus vite le but, il lui saisit quelquefois les mains, et par le toucher lui communique ses propres impressions. La moindre pensée se traduit alors par une modification des organes mis en jeu, et fait naître chez le magnétisé l'idée qui vient de traverser le cerveau du magnétiseur. Ce dernier arrive, pour ainsi dire, à la télégraphie. En réalité, c'est une même pensée qui dirige deux corps.

C'est ainsi que Donato ouvre les yeux du *médium* endormi, les conduit à sa volonté, les oblige à se reposer à tour de rôle sur les spectateurs qu'il désigne, et telle est l'effrayante fixité de ce regard, que personne ne peut le supporter.

Le sujet, en cet état, appartient si bien au magnétiseur, que lorsqu'un étranger vient à le frôler, ce simple contact irrite à tel point sa sensibilité qu'il se met à pleurer à chaudes larmes. Il faut le réveiller pour mettre un terme à sa douleur. Revenu à lui, il a oublié tout ce qui s'est passé dans le sommeil, et se montre fort étonné d'apprendre qu'il a pleuré.

C'est encore par la volonté que Donato arrive, dans une série d'expériences du plus haut intérêt, à supprimer l'un après l'autre chez son sujet les sens de l'ouïe, de la vue, de l'odorat, du tact, puis bientôt après, à les sensibiliser de telle sorte que pour l'ouïe

notamment il peut entendre distinctement à 20 mètres des sons imperceptibles que murmurent les lèvres de l'opérateur.

Les phénomènes de suggestion et de folie hallucinatoire que Donato provoque sur le sujet, constituent assurément la partie la plus piquante de ses expériences.

Tantôt il fait passer le même individu du froid le plus intense à une température sénégalienne. On le voit tour à tour suer et grelotter.

Tantôt il lui persuade qu'il n'est plus lui-même, qu'il a changé de sexe. A sa volonté il lui fait croire qu'il est pape ou empereur ou tout ce que l'on voudra, et le malheureux halluciné agit, parle et soutient son nouveau rôle comme s'il était bien réellement l'un ou l'autre de ces personnages.

La catalepsie artificielle se produit en accumulant le fluide. Le corps devient peu à peu insensible. Il contracte la rigidité cadavérique. Les fonctions de la vie paraissent suspendues, et quel que soit l'effort que l'on exerce sur le sujet, pas un muscle ne se contracte, le pouls ne témoigne aucune agitation. En cet état, on peut enfoncer des épingles dans les chairs du cataleptique sans qu'il en ressente la moindre douleur.

Mais nous devons avouer qu'aucune des expériences qui précèdent n'a produit sur nous autant d'impression que celle par laquelle Donato nous a montré l'influence de la musique dans le sommeil magnétique.

Aux premiers accords, les traits du somnambule sont comme transfigurés, ils respirent une béatitude céleste.

Sa figure rayonne d'une joie ineffable. Il suit pas à pas le développement de la phrase musicale. Les pieds touchent à peine terre, et le corps, avec une souplesse étrange, se plie, se contourne lentement sans paraître prendre le moindre souci des lois élémentaires de l'équilibre. Lorsque la musique s'arrête, le sujet reste dans la posture où l'a laissé la phrase inachevée. La musique reprend et les mêmes phénomènes se reproduisent. Puis sur un *forte*, l'extatique est pris d'un léger tremblement, il se roidit, tombe à la renverse. Il est en état de catalepsie.

Il faut savoir gré à M. Donato d'avoir su dégager ses expériences de toute exagération. Elles apparaissent ainsi dans toute leur sincérité, et comme elles se traduisent par des faits, les nier, c'est nier l'évidence.

Il y a deux siècles, Donato eût été assurément brûlé comme sor-

cier. Aujourd'hui, il n'a rien à craindre, Dieu merci, de ce côté, et l'on peut même pousser l'audace jusqu'à dire — n'en déplaise à l'Académie de médecine — que ce magnétiseur extraordinaire a éclairé d'un jour nouveau l'un des plus graves problèmes que la curiosité humaine ait jamais soulevé, et qu'il aura peut-être dans l'avenir l'honneur insigne d'en avoir avancé la solution.

SÉANCE DE DONATO. — M. Donato a donné hier à Tours une séance intime dans des conditions telles qu'il est parvenu à convaincre les incrédules les plus déterminés. En effet, M. Donato n'a magnétisé, dans le cours de cette séance, que des jeunes gens qu'il n'avait pu voir auparavant, et qui lui étaient amenés par des notabilités de notre ville, précisément dans le but d'établir une conviction absolue et d'écarter toute supposition d'entente et de comperage. En moins d'une demi-heure le célèbre expérimentateur est parvenu à magnétiser une dizaine de jeunes hommes qu'il abordait pour la première fois et il leur a fait accomplir les merveilles les plus inattendues.

CONFÉRENCES DE M. FLAMMARION A NICE.

La conférence de mardi soir, donnée par M. Camille Flammarion, avait attiré un public considérable dans la salle, trop exigüe pour la circonstance, du théâtre de la rue Saint-Michel.

La séance a été ouverte à huit heures et demie, par M. l'avocat Marcy, président de l'Association polytechnique, au profit de laquelle la conférence avait lieu.

M. Marcy a fait, dans les meilleurs termes, l'éloge du jeune et savant astronome auquel il a souhaité la plus cordiale bienvenue. L'orateur a été très applaudi quand il a parlé d'une fée bienfaisante pour l'humanité qui, passant, il y a 42 ans, par le village de Montigny-le-Roi, avait comblé de dons précieux un enfant qui venait de naître. C'était, bien entendu, Camille Flammarion, le même qui, seize ans après, était déjà attaché à l'Observatoire de Paris en qualité d'élève astronome et qui, quatre ans plus tard, c'est-à-dire à peine âgé de vingt ans, publiait la *Pluralité des Mondes*, ouvrage de haute érudition, qui ne tarda pas à être traduit en plusieurs langues.

M. Marcy a ensuite montré le célèbre écrivain quittant l'Observatoire afin de se vouer plus particulièrement à la vulgarisation

de la science de l'univers, pour la populariser dans ses écrits comme dans ses conférences, qui n'ont pas manqué d'obtenir de brillants succès. Après avoir remercié les représentants de l'Etat et de la Cité — présents à la conférence — pour la sollicitude qu'ils portent à l'Association polytechnique des Alpes-Maritimes, M. Marcy a terminé en demandant l'appui de tous, en faveur de cette institution naissante, dont l'utilité est d'autant plus grande qu'elle s'adresse surtout à la classe laborieuse, qu'il convient d'éclairer par tous les moyens possibles.

M. Flammarion s'est ensuite levé et l'auditoire tout entier — mû par un même sentiment de satisfaction — l'a salué à plusieurs reprises par de chaleureux applaudissements.

Pendant plus de deux heures, l'illustre conférencier a tenu les nombreux assistants sous le charme de sa parole facile, élégante, spirituelle. M. Flammarion n'a pas eu de peine à démontrer que l'astronomie — en général si peu connue — est la plus belle, la plus utile, la plus vraie des sciences. Que si l'on peut vivre sans la connaître, sans en avoir la moindre notion, comme vivent, d'ailleurs, les animaux et les plantes terrestres, vivre ainsi dans l'ignorance de tout ce qui nous entoure et nous domine dans le vaste champ de l'infini, c'est vivre étranger à sa propre patrie, puisque nous sommes tous citoyens du monde.

L'aimable causeur a dit qu'on rencontre l'astronomie un peu partout, parfois même sans qu'on s'en doute. On la trouve, en effet, dans une coupe de champagne, dans le pain dont nous faisons notre subsistance journalière, puisque c'est le soleil qui mûrit le raisin et qui fait pousser le blé ; nous la trouvons dans les saisons qui se succèdent, dans l'ombre et dans la lumière que nous voyons, dans le calendrier que nous consultons, dans la pendule et la montre qui nous donnent l'heure, etc., etc.

M. Flammarion, a très-habilement partagé sa conférence en deux parties ; d'abord la partie théorique, dans laquelle son esprit élevé n'a cessé d'étinceler comme ces astres aux rayonnements scintillants dont il connaît si bien l'histoire. Nous n'essayerons pas de faire l'analyse de son exposé. Nous serions trop certains de déparer le merveilleux langage dont le secret lui appartient.

Dans la partie démonstrative de sa conférence, qui a duré plus d'une heure et qui a été rendue d'une façon si saisissante par une série de tableaux astronomiques, projetés par la lumière électrique, le conférencier n'a pas moins passionné le public, qu'il a

transporté dans les régions sidérales, en le faisant passer, tour à tour, sur Mercure, Venus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune et sur notre propre satellite. Ces excursions fugitives dans les autres mondes, d'où l'on aperçoit, flottant dans l'espace, ce point minuscule qui s'appelle la terre que nous habitons, ont profondément captivé les esprits.

Sur la demande d'un grand nombre de personnes, M. Flammarion, a promis de donner une nouvelle séance mardi prochain et d'y traiter du système stellaire. En annonçant cette bonne nouvelle aux amis de la science, nous sommes heureux de remercier l'illustre conférencier d'avoir cédé aux pressantes sollicitations qui lui étaient adressées. On peut être certain que l'intérêt de la nouvelle conférence ne sera pas moins attrayant que celui de la première, ni son succès moins éclatant.

13 mars 1884,

2^{ME} CONFÉRENCE DE M. FLAMMARION. — Nous sommes encore, au moment où nous traçons ces lignes, sous le charme des belles paroles prononcées par M. Camille Flammarion, dans sa deuxième conférence de mardi soir, donnée dans la salle du Théâtre-Italien.

Cette fois, c'est au profit de l'Athénée de Nice, organisateur des cours publics, si goûtés par les auditeurs qui s'y pressent, que l'éminent astronome nous a conviés à faire avec lui un voyage dans ces régions insondables, peuplées de myriades de mondes, auprès desquels notre humble planète ne paraît plus que comme un point imperceptible.

La salle était absolument comble et nous n'en sommes nullement étonné, car il n'est point souvent donné d'applaudir un talent aussi complet, un langage aussi merveilleux que celui du jeune et sympathique conférencier.

Après nous avoir dit que le système solaire, avec le cortège de ses planètes, n'est qu'une faible portion, la moindre province peut être, des immenses contrées sidérales, M. Flammarion a poursuivi l'étude sur les comètes et les bolides, qu'il n'avait qu'effleurée dans sa première conférence. Il a fait, de ces phénomènes aériens, de ces météores étranges, une description fort compréhensible pour ceux-là même qui sont le moins versés dans les connaissances astronomiques.

Au milieu d'un profond silence, prouvant le vif intérêt qu'on attache à ses savantes leçons, le conférencier nous a décrit l'aspect du ciel par une de ces délicieuses nuits étoilées, telles qu'on en

voit à Nice plus facilement qu'ailleurs, qui confondent l'imagination de l'observateur mis en face de ces merveilles et ne passent que trop inaperçues pour la plupart des êtres humains.

Pourtant, quoi de plus imposant, de plus véritablement sublime, de plus grandiose que ces spectacles qui se renouvellent sans cesse à nos yeux émerveillés, et qui sont aussi frappants par le nombre incalculable de soleils qui brillent sur nos têtes que par les distances, souvent insondables, qui les séparent de nous et entre eux ?

Et pourtant, tout ce qu'il nous est permis de contempler avec notre vue terrestre si bornée, si incomplète, tout ce que nous pouvons même découvrir au moyen des instruments d'optique les plus perfectionnés et qui, heureusement, n'ont pas dit leur dernier mot, n'est rien ou à peu près rien, à côté de la vérité réelle. Au-delà de ce qu'il nous est possible de distinguer à travers les profondeurs incommensurables, l'infini est peuplé de corps encore plus puissants, plus ardents, plus énormes et bien plus compliqués, dans leur système particulier, que notre soleil, lequel comparé à ces milliers de corps célestes n'est plus qu'une modeste étoile perdue dans le firmament.

M. Flammarion a entretenu, tour à tour, ses auditeurs attentifs des étoiles simples et des étoiles doubles et même triples de différentes grandeurs, des constellations, de la voie lactée, des nébuleuses d'étoiles et des nébuleuses gazeuses qui se meuvent dans la sphère céleste. Il a parlé des idées fausses, des préjugés des peuples primitifs en matières astronomiques, puis des merveilleuses découvertes dues aux patientes recherches de la science moderne. Il a développé la théorie de la lumière. Celle-ci franchit successivement la distance qui la sépare d'un point à un autre par une série d'ondulations à peu près semblables à celles que produirait un poids quelconque jeté dans une mare d'eau tranquille.

Se comportant ainsi dans l'espace, la lumière d'une étoile emploie, pour nous parvenir, un temps proportionné à la distance qui nous en sépare et le rayon lumineux d'un astre, au moment où il frappe nos yeux, n'est autre que la clarté dont il brillait à l'instant même de son point de départ.

La causerie scientifique de M. Flammarion a été suivie et corroborée par de saisissantes images projetées à la lumière électrique, par des tableaux représentant les principales curiosités du ciel, que l'on peut apercevoir de l'un ou de l'autre hémisphère.

Dans l'hémisphère boréal, qui est le nôtre, nous avons admiré les étoiles et les groupes les plus faciles à distinguer. La grande et la petite Ourse, Cassiopée, l'étoile Polaire, placée dans la direction de l'axe de la Terre, Adelbaran, qui nous envoie ses reflets verts et rouges, la constellation d'Orion, celle de la Lyre où brille Véga et, enfin, pour abrégier la trop longue nomenclature, le Grand-Chien, qui contient Sirius, l'étoile la plus brillante de notre ciel, ont successivement défilé sous nos yeux.

Pendant plus de trois heures consécutives l'éminent conférencier nous a ainsi promenés à travers les beautés célestes, émaillant, parfois, ses savantes déductions d'à-propos philosophiques qui disent assez que Flammarion n'est pas seulement un esprit supérieur, mais encore un grand et admirable cœur.

Aussi, lorsqu'il a annoncé qu'il se proposait de donner, mardi prochain, une troisième conférence, cette fois au profit de l'œuvre si utile du Sou des écoles laïques, la salle entière a-t-elle éclaté en applaudissements.

Nous ne terminerons pas ce compte-rendu, forcément rapide et incomplet, sans offrir nos plus vifs remerciements à M. Flammarion. D'avance, nous sommes certains que cette dernière conférence, où il sera question de la création et de la fin du monde que nous habitons, sera un nouveau et brillant succès pour lui, et pour le public intelligent de notre ville une fortune de plus.

20 mars 1884.

3^e CONFÉRENCE DE M. FLAMMARION. — Magnifique réunion que celle à laquelle nous avons eu le bonheur d'assister, avant-hier soir, dans la salle du théâtre italien, où M. Camille Flammarion donnait sa dernière conférence au profit, cette fois, de l'œuvre humanitaire du Sou des écoles laïques de notre ville.

L'affluence était aussi considérable qu'aux deux séances précédentes ; même empressement, même recueillement, même admiration de la part du public ; mais aussi même science élevée et rendue familière, même profondeur de vues et même verve étincelante de la part de l'éminent vulgarisateur.

M. Flammarion a fait l'histoire de la terre, l'histoire mécanique bien entendu, en condensant, autant qu'il l'a pu, les éléments du sujet si complexe qu'il avait à traiter.

Il a abordé, avec une remarquable aisance, ce grand problème du commencement et de la fin du monde, qui est l'un des plus curieux et des plus ardues que la science ait jamais agités.

Suivant le sympathique conférencier, la théorie la plus logiquement établie de la formation de notre globe est celle que l'illustre Laplace a fondée sur l'état géométrique du système solaire. D'après ce système, les planètes, y compris la terre, se seraient successivement détachées du soleil même. Depuis combien de temps ? C'est ce qu'on ne saurait dire ; mais c'est assurément depuis plusieurs millions de siècles.

La récente découverte d'un grand nombre de nébuleuses, parvenues à divers états de condensation, nous fait pour ainsi dire assister à la genèse de nouveaux mondes. Ces nébuleuses, éparses dans le ciel ont, pour la plupart, des dimensions supérieures à la distance de notre soleil à la dernière des planètes connues qui circulent autour de lui. On pourrait donc admettre, avec quelque certitude, qu'une seule et immense nébuleuse occupait, autrefois la place de notre système planétaire. Quoique excessivement dilatée cette nébuleuse devait déjà, elle-même, provenir de l'accumulation de certaines parties de matières cosmiques encore plus légères, que leur attraction mutuelle avait assemblées. Si le mouvement de concentration ne s'est pas fait toujours exactement, suivant la ligne des noyaux de gravité de la masse principale, la nébuleuse a nécessairement dû prendre un mouvement de rotation sur elle-même. Lorsque en se concentrant graduellement par suite du refroidissement, cette nébuleuse s'est trouvée séparée de ses voisines par de telles distances qu'elle en devint complètement indépendante, le mouvement de rotation dut devenir régulier et la masse entière prendre la forme d'une boule immense, un peu aplatie dans le sens de la ligne des pôles.

M. Flammarion, — que nous ne saurions certainement suivre avec succès dans ses ingénieuses déductions — nous a parfaitement présenté les différentes transformations de la terre. Il nous a montré les races depuis longtemps éteintes du règne animal et végétal, dans les amas immenses de débris organiques que recèlent les couches terrestres : il nous a fait comprendre que la vie de chacun des groupes d'êtres qui se sont succédé sur la surface du globe, a toujours été en parfaite harmonie avec les conditions physiques dans lesquelles se trouvaient la terre et avec la nature des milieux dans lesquels ils étaient destinés à vivre. Enfin il nous a fait voir notre planète passant par différentes phases, jusqu'à l'époque où les végétaux, les animaux qui l'habitent et

l'homme lui-même y parurent, parce que toutes les conditions physiques y étaient favorables à leur développement.

Aujourd'hui notre monde poursuit sa mystérieuse destinée, après avoir éprouvé de nombreuses convulsions. Combien de temps ce monde portera-t-il dans l'immensité les générations humaines qui se succèdent ?

Passant à la deuxième partie de son étude, M. Flammarion a longuement parlé des théories émises, à diverses époques, relativement à la destruction de la terre : D'abord du refroidissement excessivement lent et graduel, auquel croyait le grand Buffon, mais qui ne peut plus s'admettre depuis qu'on sait que la chaleur intérieure du globe n'a aucune influence sur sa surface, puisque la vie terrestre dépend uniquement du soleil ; puis d'une théorie, également basée sur le refroidissement du globe et qui suppose qu'à l'époque où la terre sera glacée, le sol se fendant, les derniers restes d'air et d'eau se précipiteront dans les profondeurs, où l'espèce humaine ira périr, après que les deux éléments vitaux auront été entièrement absorbés.

Une autre hypothèse, qui nous vient des Hébreux et des Pères de l'Eglise, est celle qui prédit que le monde finira par le feu. Cette probabilité ne semble pas sans réalisation possible. La terre en effet, peut aussi bien périr de mort naturelle que de mort accidentelle. Si c'est de mort accidentelle, comme sous la croûte solide du globe se trouve un vaste foyer d'incandescence, dont les volcans sont les soupiraux, et comme cette croûte est relativement assez mince, ce serait donc par un grand tremblement de terre, dont nous ne connaissons que trop d'exemples partiels, tels que ceux d'Ischia et de Java, pour ne citer que les deux plus récents, que la terre pourrait être anéantie. Dans ce cas, une dépression du sol des continents suffirait pour amener toute l'eau des mers sur la terre habitée et soulever, d'autre part, le sol qui forme actuellement le lit de l'Océan.

Paris pourrait se trouver immergé par un déluge de cette nature, les bateaux à vapeur sillonneraient la mer à plusieurs kilomètres au-dessus des tours de Notre-Dame et c'est pour le coup — comme l'a dit M. Flammarion — que la capitale de la France serait port de mer. Enfin, toujours dans le champ des hypothèses, le monde pourrait aussi périr, soit par le choc d'une planète, soit par l'asphyxie de tous les êtres vivants produite parla combi-

naison chimique des gaz délétères d'une queue de comète avec l'oxygène de notre atmosphère.

Toutefois, a dit M. Flammarion, aucune de ces probabilités n'a chance de se réaliser. Suivant les données scientifiques modernes la seule thèse désormais admise est celle qui fait dépendre de la chaleur solaire les conditions de notre existence et qui voit dans son extinction la seule fin possible de toute vie sur notre globe. Cet évènement qui ne pourrait se produire que dans plusieurs milliers d'années — ce qui n'empêche pas la fréquence des prédictions de la fin du monde — cet évènement, disons-nous, n'aurait pas l'importance qu'on lui attribuait jadis. A la fin de notre globe céleste, l'univers étoilé ne subira ni transformation ni cataclysme d'aucune espèce. Notre monde sera éteint, la vie aura cessé de l'animer et il roulera noir dans l'espace, que les étoiles continueront à briller dans les cieux : l'univers marchera absolument comme maintenant et cela sans même qu'une pierre tumulaire puisse être posée dans l'espace, pour indiquer l'endroit où la terre aura vécu, pensé et aimé pendant des siècles ?

Voilà, résumée autant que nous l'avons pu, l'intéressante étude faite par M. Flammarion, qu'une magnifique série de tableaux projetés par la lumière électrique est venue terminer vers minuit.

Dans la bouche comme dans les écrits du savant conférencier, les théories les plus incompréhensibles, pour certains esprits, empruntent une précision, une clarté, une beauté qui facilitent l'entendement. Le style est pur et d'une grande simplicité. C'est ce genre de littérature qui n'est ni obscur ni ambitieux que M. Flammarion a choisi et où, dès à présent, il est placé au premier rang. En terminant, nous voulons remercier sincèrement M. Flammarion du grand honneur qu'il a fait à notre ville en consentant à y donner les trois conférences, dont le souvenir ne s'effacera pas de sitôt. D'ailleurs, nous ne lui disons pas adieu, mais simplement au revoir, car si le généreux conférencier a encore beaucoup de bien à répandre autour de lui et de nous, il lui reste bien plus de choses utiles à divulguer aux admirateurs de son érudition de son esprit et de son cœur.

27 mars 1884

ERRATA. — *Sonnet à Camille Flammarion*, page 266, Revue du 15 avril 1884 :

1^{re} ligne, lire : *sans mystère* ;

11^e ligne, lire : *dans ton essor* ;

NOTE : Ce sonnet ayant été ajouté à la 2^e épreuve n'avait pu être corrigé ; prière à nos lecteurs de rectifier sur leur revue.

MAXIMES & APHORISMES SPIRITES

Pour qui sait choisir et se borner, c'est assez d'une bibliothèque de peu de livres, d'une pharmacie de peu de remèdes, d'une table de peu de plats, d'une société d'un petit nombre d'amis.

Le sot élevé aux honneurs est comme un homme placé sur une hauteur d'où tout lui semble petit et d'où lui-même paraît petit à tout le monde.

La guerre est un procès qui ruine celui même qui le gagne.

Le fanatisme est à la superstition ce que le délire est à la fièvre et la rage à la colère.

La richesse est comme la science, comme la force et comme le courage : un instrument utile ou nuisible suivant l'usage auquel on l'emploie.

Entre un ignorant et un sot il y a la même différence qu'entre un aveugle de bonne foi et un aveugle qui se vante d'y voir clair : la sottise est la réalité de l'ignorance jointe à la prétention du savoir.

Ce qui distingue le savant du sage, c'est que le second met en pratique ce que le premier connaît seulement en théorie.

Traduit des *Annali dello Spiritismo*.

LE PÈRE CURCI

Je vous prie de lire le livre édité à la fin de décembre 1883, par le prêtre C. M. Curci, ex-jésuite, avec le titre *Il Vaticano regio, tarlo* (ver rongeur) *supertite della Chiesa Cattolica* Firenze, fratelli Bencini editor. — C'est un véritable événement dans l'Eglise, qui servira à l'épurer graduellement des taches qu'elle a contractées pendant les 13 derniers siècles ; c'est un vrai réquisitoire contre le système Romain, et ce fait me confirme dans mes idées, de la nécessité de s'entendre aussi avec les hommes de bonne foi.

Il faut une impulsion providentielle bien vraie, pour inviter un vieux prêtre, presque octogénaire, qui a vécu comme jésuite pendant un demi-siècle, à secouer la cape de plomb, à se redresser, à regarder en face les pharisiens et leur dire : *Vous êtes le mal ! Vous n'êtes pas l'Eglise ! Vous la masquez, la rendez méconnaissable ! Je vous dénonce au Christianisme entier !*

Enfin, je vois toujours plus clairement que la Providence guide les choses pour le mieux ; pendant que, d'un côté, une science qui

se prétend infaillible enseigne à nier l'âme et Dieu, bafoue toute science psychologique et tout phénomène spiritualiste, de l'autre côté la vieille intolérance aussi infaillible de l'écorce de l'Eglise, maudit aussi bien les matérialistes et les athées que les spirites ; nous voyons, au-dessus de tout cela, le spiritisme marcher en avant, non sans les petites misères inévitables à la pauvre nature humaine, mais avec un but bien déterminé et sa direction assurée de par le monde invisible. Nous voyons, d'une manière contenue, surgir dans l'Eglise les voix des vrais inspirés qui l'admonestent courageusement pour la faire revenir aux vrais principes chrétiens que le spiritisme expliquera, agrandira, et éclairera avec l'esprit de vérité ; tous ces faits concourent à illuminer les âmes, à les préparer à l'Unification palingénésique comme le voulait le Christ.

DALMAZZO.

A Zwickau, Saxe, M. le professeur *Gustave Mosen*, frère du célèbre poète *Jules Mosen*, a édité un livre intitulé : *Moyen de posséder le bonheur par une nouvelle conception du monde*, dans lequel, par induction, et en ne connaissant pas le spiritisme, il arrive aux mêmes conclusions données par nos doctrines ; il y a vingt ans que cet auteur travaille à sa conception nouvelle du monde ; s'il a trouvé la grande loi, c'est qu'elle est éternelle et que Dieu donne à l'homme la faculté de la retrouver ; dût-elle être voilée cent et mille fois, elle reparaîtrait sans cesse et toujours.

UN RÊVE QUI PROUVE L'EXISTENCE DES ESPRITS

Messieurs, je me fais un devoir de vous signaler le fait qui s'est passé chez moi, le 16 mars.

Il y a trois ans, nous avons subitement quitté Paris, pour n'avoir plus devant nous tout ce qui pouvait réveiller la plus grande douleur d'une mère et d'un père : la perte d'un fils unique. Ma femme n'était pas spirite et n'ajoutait qu'une médiocre confiance aux manifestations, et depuis notre malheur, elle ne vivait que pour pleurer ce fils bien-aimé, âgé de 22 ans. Un jour cependant — c'était le 15 de ce mois, il lui prit le désir de compter ses couverts en argent ; elle constata la disparition d'une grande cuillère.

La bonne, interpellée à ce sujet, jura qu'elle était complètement étrangère à ce vol.

Cet aveu ne dissipa pas nos soupçons.

Mais dans la nuit du 16, au milieu d'un rêve, ma femme entendit ces mots : Mère ! n'accuse personne ; cuillère volée, cuillère fondue ; la bonne sait tout.

Réveillée un instant après, ma femme se demanda naturellement que pouvait signifier son rêve, mais réendormie, elle entendit la même voix et les mêmes paroles de son fils.

Cette fois, elle ne douta plus de la véracité du témoignage de son cher invisible, il était bien vivant et s'intéressait aux préoccupations de sa mère chérie ; pour elle, ce fut un trait de lumière, la plus douce des consolations. Aussitôt qu'elle fut levée, elle appela la bonne, et lui dit : Je ne vous accuse point du vol de cuillère, mais je sais aussi que vous avez connaissance de ce vol.

D. Pourquoi m'avez-vous caché la vérité ?

R. A votre grand chagrin, madame, je n'ai pas voulu ajouter une peine de plus ; la cuillère a été volée pendant le déménagement, parmi les couverts en service, ce dont je ne me suis aperçue qu'en arrivant à St-Mandé ; je n'ai pas eu le courage de vous le dire.

St-Mandé, 21 mars 1884.

Robaglia, capitaine en retraite.

NOTA : Madame Robaglia, connaît aujourd'hui toute la valeur du spiritisme ; elle sait que l'amour seul doit lier toutes les âmes au nom de la solidarité.

Nous savons, de bonne source, que la mère, jadis éplorée, a reporté l'amour exclusif pour son fils sur l'humanité qui souffre ; M. Pierre notre vénérable ami, l'un des doyens du spiritisme, nous disait dernièrement que Mme Robaglia veillait auprès des éprouvés, et leur prodiguait les trésors de consolation qu'elle a en elle, avec le dévouement d'une véritable sœur de charité.

Le spiritisme transforme, fait des adeptes convaincus, même de ceux qui furent la personnification du moi haïssable.

UNE MAISON DÉFENDUE CONTRE LES VOLEURS.

L'expérience suivante m'a été racontée par une dame, aussi charmante que spirituelle. Il y a quelque temps, une famille américaine, tentée par un prix excessivement bas et une situation relativement avantageuse, loua une maison de campagne, non loin de Versailles. La dame en question était, par hasard, un médium d'une puissance exceptionnelle, et loin d'être fière de cette faculté, elle évitait soigneusement d'en parler à qui que ce fût, et surtout de l'exercer.

La famille occupait depuis peu la jolie maison de campagne, lorsque des bruits étranges et inexplicables vinrent les troubler le jour et la nuit. Des lueurs singulières, qui rayonnaient à la brune dans des chambres inoccupées, disparaissaient à l'approche de quelqu'un ; une femme à la figure pâle, grande et maigre, avec des cheveux longs et échevelés, des yeux brillants, était vue se mirant dans une chambre du second étage, laquelle paraissait être le centre de toutes ces manifestations.

Comme je l'ai dit plus haut, la damé de la maison, puissant médium, fut informée un jour par le tapageur invisible de la maison, que sa demeure allait bientôt être envahie par des voleurs de nuit ; si vous en savez assez pour nous prévenir, dit la dame, vous pourriez tout aussi bien nous protéger contre le danger qui nous menace. Vous nous avez fait jusqu'ici tant de mal, qu'un peu de bien en retour ne serait pas déplacé. « Nous vous protégerons » fut la réponse. Quelques jours après, le frère de l'une des dames fut éveillé par un grand et continu tapage qui paraissait venir d'une chambre placée directement au-dessus de la sienne, chambre qui était occupée par sa sœur ; le lendemain il la tança vertement pour avoir fait du bruit. La nuit suivante, vers une heure, le tapage recommença avec une plus grande intensité que jamais. Indigné, le jeune homme sauta hors du lit, alluma sa bougie, monta à l'étage

supérieur, et là, trouva sa sœur profondément endormie et toute chose à sa place. Entièrement réveillé par son expédition nocturne, il s'assit près de la fenêtre de sa chambre à coucher et lut quelques chapitres d'un livre nouveau ; il regarda le firmament et s'amusa au moins pendant une heure avant de se recoucher. Le lendemain, les domestiques, en sortant, virent que la porte du jardin, solidement enchâssée dans un mur et qui était toujours fermée pendant la nuit, avait été forcée ; les parterres avaient été piétinés et une énorme pince monseigneur fut trouvée sur l'allée, à l'extérieur des fenêtres du salon.

« *Qu'est-ce que tout cela veut dire ?* » demanda la dame médium à son conseiller spiritualiste.

« Le méfait a été occasionné par un homme qui voulait faire une effraction dans la maison », fut la réponse. « Nous vous avons protégés, comme nous avons promis de le faire ; le voleur a été effrayé par la bougie allumée et c'est nous qui avons forcé votre frère à se lever et à l'allumer. »

« Pouvez-vous me dire le nom du voleur ? »

« Non, mais nous pouvons vous faire dessiner son portrait. »

Sous l'influence de l'esprit, la dame qui ne connaissait pas le dessin, esquissa, en quelques coups de crayons, une figure caractéristique aux traits grossiers et durs, à l'expression répulsive.

Ce dessin fut examiné et commenté ; on le montra à quelques amis, comme une curiosité, puis il fut relégué dans un tiroir et il n'en fut plus question.

Quelques semaines après, un joueur d'orgue s'arrêta devant la maison et commença à jouer de son instrument, à la joie des enfants. Il était accompagné d'un homme qui fut reconnu instantanément par chaque membre de la famille, comme étant l'original du dessin donné par le guide invisible.

Tiré du *Daily Telegraph*, de Philadelphie, par M. H. V.

NÉCROLOGIE

Nous donnerons dans le prochain numéro le compte rendu des obsèques de M. Geille fils, de Choisy-le-Roi, et celui de M. Charles Chambrier, le frère de Mlle Mathilde Chambrier, médium si sympathique à tous.

BIBLIOGRAPHIE

Nous recommandons vivement à nos lecteurs les trois journaux suivants, tous trois bien dévoués à la cause et qui font tous leurs efforts pour offrir des pages pleines d'intérêt à leurs abonnés. Les aider en prenant un abonnement est faire œuvre spirite.

Le PHARE de Liège, mensuel, 4 fr. par an.

Le MESSAGER de Liège, bi-mensuel, 5 fr. par an.

Le MONITEUR spirite et magnétique, de Bruxelles, mensuel, 2 fr. 50 par an.

Le COURS de MAGNÉTISME HUMAIN, THÉORIQUE ET PRATIQUE dont nous avons donné la table des matières dans le n° du 15 avril dernier, est de M. CRÉPIEU de Genève.

Le Gérant : H. JOLY.

Clermont (Oise.) — Imp. DAIIX freres. Maison spéciale pour Journaux et Revues